

Nouvelles de Williams Sassine éditées par la Bibliothèque Franco-guinéenne

Auteur(s) : Williams Sassine

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

27 Fichier(s)

Citer cette page

Williams Sassine, Nouvelles de Williams Sassine éditées par la Bibliothèque Franco-guinéenne, 1992/07/01

Consulté le 11/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/francophone/items/show/4232>

Description & analyse

Analyse1992.07 . Nouvelles de Williams Sassine éditées par la Bibliothèque Franco-guinéenne (micro edition 10 ex.)

Contributeur(s)

- Élisabeth Degon
- Jules Musquin

Informations générales

Cote22.7

Collation28

Présentation

Date[1992/07/01](#)

Mentions légales

- Fiche : Élisabeth Degon, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)
- Texte : Avec l'accord des ayants-droits de la famille Sassine, toute autre utilisation que la consultation est soumise à leur autorisation

Nombre de pages 28

Notice créée par [Jules Musquin](#) Notice créée le 12/09/2025 Dernière modification le 28/10/2025

disparaître. Demain c'est la tabaski. Ma vieille va demander le divorce. Tu n'as pas vu un mouton aux oreilles noires qui refuse de faire Mèèèèè.

Son Mèèèèè fut si pur qu'une vieille sortit et lui mit la corde au cou avant de l'entraîner en face du "Bar d'en face". Une semaine après je rencontrai un mouton aux oreilles noires. Je l'invitai à prendre un pot. Il monta sur le tabouret du "bar d'en face" et commanda un pastis. Je lui demandai ce qu'il faisait dans le coin. Il me répondit qu'il cherchait un vieux qui savait faire - Mèèèèè ou Maïïïï.

- Je ne fais pas de politique, me répondit-il en sautant du tabouret.

XIV

- J'étais l'autre jour en Ethiopie. A Addis même. C'est une ville près du siège de l'OUA. J'ai failli assister à un sommet. Mais je suis venu en retard. Mais j'ai pris l'ascenseur jusqu'en haut. C'est beau et Addis... Et de là haut tu les vois se battre contre les Erytréens. Ils ne se font pas cadeaux. La bagarre commence en général vers 6 heures ou dix huit heures, ça dépend des jours, et puis le soleil se couche, alors c'est la trêve, on se retrouve au bar, en bas de l'OUA pour comparer les dégâts. Les gars de Addis ils sont loin d'être gros, leurs ennemis sont maigres, c'est pour ça qu'ils se ratent sauf au bar, alors là pas de cadeaux les amis. Mais quand même c'est joli. Ma soeur habite là bas. Sa bonne, il faut la voir, je croyais que c'était une princesse. Tous les jours elle demande : est ce que mon frère est mort ? On ne lui répond pas alors elle sourit avec un sourire triste. En plus elle sait masser les pieds. Elle les couvre de glace en appuyant légèrement dessus et quand tu te réveilles elle est déjà là. J'ai voulu l'amener avec moi, le billet était payé et tout mais elle préfère que je vienne la chercher au prochain sommet. J'en ai déjà parlé à notre chef de l'état. Il me mettra son avion à ma disposition. Si vous voulez je vous donne ses soeurs et ses cousines. Pas de problème de mon côté. Elles savent que j'étais très lié au roi des rois, l'empereur Haïlié Sélassié... Bon les amis je dois partir. Qui peut me passer cinq francs jusqu'à demain ?

Qu'un mégot.

Je lui tirai dessus. Sa poitrine éclata.

- Tu as bien fait, me dit dans le dos mon voisin. Ses compatriotes sont entrain de tuer les miens. Remarque, lui il était très gentil. J'étais venu pour le rembourser. Il paraît qu'il te devait; je braquai le fusil sur son ventre.

- Je suis innocent moi.

Je tirai. A les croire ils étaient tous innocents. Les voleurs, les chômeurs, les bâtards, les filles-mères, le pape, les soldats et les généraux, les racistes, les rois et même Cain...

Je rechargeai mon fusil. Mon chien flaira les flaques de sang avant de m'offrir sa tête à caresser. Je lui donnai à nouveau un coup de pied dans le ventre. J'enrageai de ne pas me sentir coupable. Je ne voulais pas mourir dans le camp des innocents.

XIII

J'étais assis chez moi à ne rien foutre comme quand on a rien plus à foutre du malheur des autres. J'avais déjà vendu le buffet, les chaises, deux lits, une armoire... Il me restait une machine à écrire, une calculette, d'autres bricoles. Mais combien en tirer? La semaine passée, on était venu pour les climatiseurs, on l'avait arraché, un gros trou dans notre chambre, j'ai dormi tranquille pendant que ma femme veillait. Le matin je lui ai dit : "tu vois que j'avais raison. Les voleurs c'est quand il y a quelque chose à voler..." Mais elle a continué à veiller...

- Tu as écouté la radio? Les mauritaniens et les sénégalais sont entrain de s'entre-tuer.

Je me suis levé pour m'approcher de la porte du voisin d'où sortait la voix de France-Inter. Elle parlait de pillage dans les deux capitales et dressait un bilan de la tuerie.

- Qu'est ce que tu fais assis pendant que nos enfants se font égorgés et violés? Si tu n'avais pas été un vaurien ils nous auraient déjà rejoint...

Mon chien vint se frotter contre moi; je lui donnai un coup de pied et retournai m'asseoir.

- Je suis sûr qu'ils sont morts. Est ce que tu peux téléphoner à Dakar et à Nouakchott ?

- Je n'ai pas un sou. J'attends Mohamed. Il doit me payer le climatiseur ce matin.

- C'est tout ce que tu sais faire. Attendre.

Je regagnai le salon vide et m'accoudai à une fenêtre. Lorsque je fus bien certain qu'elle avait rejoint son bureau, je m'en allai voir Mohamed. C'était un maure. Sa boutique était de l'autre côté de la rue. Il me dit qu'il n'avait encore rien vendu pour me payer, mais que si j'avais besoin de quelque chose, il pourrait me faire crédit...

Je revins avec mon fusil calibre 12. Il croyait que je voulais le vendre.

- Si tu me fais un prix intéressant je le prends. Les sénégalais sont entrain de massacrer mes compatriotes. Si ça se produit ici je vendrai cher ma peau...

répondu : "ça c'est la présidence". Je lui ai dit : "Ici". Il m'a répondu "Ici" c'est le ministre de l'intérieur qui a le droit. "Je lui ai dit "Ici". Il m'a répondu : "Ici c'est le ministre des affaires étrangères".

Le bus tournait autour de la place de l'indépendance. Après les affaires étrangères, on dépassa l'Assemblée Nationale et l'Unesco et le PNUD, et le ministère de l'Education...

"Tu peux descendre ici. On est à côté de chez toi..."

J'avais déjà rempli mon pantalon.

Que Dieu maudisse les bèques et les places de l'indépendance.

XII

Que Dieu maudisse les bègues et les places de l'indépendance. C'est à cause d'eux que j'ai eu honte pour la première fois. Commençons par le commencement. Moi je raconte cette histoire juste pour ne pas qu'un jour mes enfants ne se foutent de ma gueule. Non je n'ai pas peur d'eux, parce que malgré ce qui m'est arrivé c'est moi encore le patron. Je leur donne à bouffer et tout. Alors ?... Et puis je peux encore leur botter le derrière. D'ailleurs leurs mères me connaissent.

Ce jour là donc j'étais chez Barry, un copain d'école. Moi entre nous on m'appelle Breveté, parce que le brevet je l'ai raté cinq fois. Mais Barry lui il n'a jamais gagné son diplôme. Quand il a échoué la première fois, ses parents l'ont envoyé en Europe là-bas. Ils avaient raison, leur petit ne pouvait pas parler.

Bon donc ce jour là Barry est venu. Il m'a dit comme ça : "Breveté on va prendre un pot". Et je l'ai suivi sur la place de l'indépendance. On a pris le pot. Ensuite il m'a sorti un chèque. Il a fait comme ça : "Breveté va nous toucher, ce n'est pas beaucoup, mais ça peut nous dépanner, parce que je sais que tu ne travailles pas, et puis tes enfants sont mes enfants, et tes femmes sont mes soeurs, et puis moi je viens de France, et là bas je suis quelqu'un de très, très..."

Trois mille deux cent cinquante francs CFA. Bon j'ai fait la queue toute la matinée. Aucune honte à cela. Il paraît qu'en Chine et en Russie on s'aligne pour un pain. Un homme doit savoir ce qu'il veut. Chez nous tu peux t'aligner pendant dix ans pour une fille.

La banque fermait quand on a annoncé par un micro : "Monsieur Breveté est demandé au premier étage. Et là bas j'ai vu un blanc. Il m'a demandé comme ça d'un coup : "Vous connaissez bien Monsieur Barry". Il me prenait pour un imbécile. Alors je lui ait fait : "une vague connaissance. Et mon chèque?" Il a dit le colon : "nous on cherche à récupérer le chèque". Je suis sorti. Barry dès qu'il m'a vu, il a dit "Alors?". Je lui ai expliqué. Il m'a répondu qu'il fallait insister, "que, que que tu tu es com-don-plexé..."

J'ai envie de mettre des tas de point de suspension. Plein de points sur cent pages. Mais il faut payer de toute façon tôt ou tard. Alors il a sorti son chèque et a fait un autre chèque au barman. Moi je l'ai regardé en face et je lui ai dit : "Barry mon ventre court. Il me faut partir..." Il m'a répondu : "je t'accompagne. Je suis avec toi Breveté..."

On est monté dans un bus. Je lui ait dit : "Ici". Il m'a

XI

Il était 9 heures ou quelque chose comme ça. Il a sauté par dessus le mur en lançant : "je ne suis pas un voleur mais votre voisin".

Trois jours après il s'enfuyait par le portail. "Je ne suis pas un voleur mais votre voisin". Il était 9 heures ou quelque chose comme ça.

Il a commencé par les postes-radio.
Ensuite la télé, la vidéo, les meubles, la cuisinière, le coq déréglé, le faux chien qui n'aboyait jamais...

Je dis un jour à ma femme : "Fais attention il ne me reste que toi, mon perroquet muet et cette maison". Elle m'a répondu : "tu me prends pour une putain ou quoi"? J'ai insisté : "Fais attention, il reviendra"

Et il est revenu trois jours après à 9 heures ou quelque chose comme ça. Ma femme l'a suivi.

Ensuite je l'ai surpris emportant mon perroquet qui criait : "Je suis son complice, complice, com..."

Alors je me suis dirigé vers l'aéroport. Je voulais changer de pays. Recommencer ma vie.

Mais il avait également volé l'avion.

Je suis revenu en ville. Ma maison aussi avait disparu. Il ne restait que le manguier. Je suis monté sur une branche et j'ai sauté dans la cour du voisin. Il était 9 heures ou quelque chose comme ça. Quant il m'a surpris, en m'enfuyant je lui ai lancé : "je ne suis pas un voleur mais votre voisin."

Je reviendrai tous les trois jours à 9 heures ou quelque chose comme ça.

Je retournerai chez moi demain, s'il plaît à Dieu. était ce hier ou il y a mille ans.

Je regardais l'éternel liquide jaune entre ma théière et le petit verre. Le même jaune que le regard posé devant moi.

- Je t'ai enfin retrouvé mon chéri. On retourne demain en Afrique.

Demain l'Afrique. J'ai éclaté de rire. A ma montre il faisait dix heures depuis mon arrivée.

X

Je regardais le liquide jaune de la théière couler dans mon petit verre : il ressemblait à une ficelle un peu courbe entre mon bras levé et la terre.

J'avais enfin la paix.

Je savais que depuis toujours, autour de moi mille bras soulevaient mille théières.

- Que la paix soit sur toi, dis-je au voisin.

- Que la paix soit sur toi, me répondit-il.

Je savais que depuis toujours, autour de moi mille voix assuraient le relais pour reprendre la formule de politesse et qu'elle me reviendrait comme un écho.

était ce hier ou il y a dix ans ?

J'ai écrit à mes parents, aux amis pour leur dire où j'étais. Personne n'a encore répondu. Ils sont à des années lumière.

Un avion est immobile dans le ciel. La lumière ne bouge pas. Ma montre fait dix heures depuis mon arrivée. Et depuis je suis couché sur le flanc ou assis pour regarder la petite ficelle jaune entre ma main et la théière. D'ailleurs à quoi bon se lever ? Ce geste n'est que vanité. Se lever c'est chercher le passé ou le futur.

- Que la paix soit sur toi.

Moi j'étais en Europe. Je visitais un zoo. Mon regard a croisé celui d'une lionne. Elle a brisé ses barreaux. Mon aventure a commencé.

Elle m'a suivi en Allemagne, en Italie, au Chili, en Ouganda. Partout.

Et un jour le vent m'a laissé tomber dans ce pays. J'étais fatigué. Quand je me suis relevé je n'ai entendu aucun rugissement.

-Que la paix soit sur toi.

Mes élèves connaissaient déjà tous ceux du terroir.

J'étais au bord de la route, la seule déchirure de notre village. Soudain débouche une voiture aux phares allumés. Puis deux. Puis dix. Elles disparaurent dans la poussière. J'entendis des applaudissements et des cris "Vive Paris-Dakar."

Je levai la tête. La poussière en montant portait des milliers d'oiseaux.

- C'est dur! fit le Maître dans mon dos.

Une autre voiture arrivait. Elle ralentit et finit par s'arrêter à notre niveau. Le conducteur nous fit signe d'approcher.

- Est ce que vous pouvez me pousser un peu. Ce n'est pas grave. Ou plutôt toi le vieux, viens prendre ma place.

Il indiqua quelques boutons au Maître. Maître s'installa derrière le volant. Nous poussâmes. Le bolide démarra et bientôt nous le perdîmes de vue.

Aux dernières nouvelles, Maître vit à Paris et vend des pommes la nuit dans un supermarché.

Le pilote est resté parmi nous. Nous l'appelons Maître à défaut de connaître sa véritable identité. Nous ne savons même pas très bien d'où il vient.

L'autre jour il a commencé à parler de tuer nos serpents, de couper nos arbres pour les remplacer par des pommiers, de chasser nos clairs de lune par des néons.

coupa pour voir le ciel. Au ciel il demanda un pommier.

Je m'étais arrêté de prendre des notes. Dès qu'il eut achevé son histoire, je lui dis que ce n'était pas un conte pour enfant. Alors en voici un autre, repris-t-il en arrangeant son éternelle écharpe grisâtre autour de son maigre cou.

Écoute! me dit un jour mon père
N'écoute pas ton grand frère
Au lieu de travailler il rêve
Comme si la vie était une trêve
À mon âge vous comprendrez
Que ce qui compte ne peut se conter
Méfie toi des belles toiles
Autant que des inaccessibles étoiles
Mon fils il n'existe que deux vérités
Le soleil au dessus de nous la journée
Et le néon qui immortalise les boutiquiers.

Mon fils si tu veux connaître la fortune
Apprends d'abord à chasser la lune.

Et il s'en fut tranquille
M'abandonnant dans la grande ville
Alors dès que nagèrent les diamants de là-haut
J'allumai le plus grand incendie de mémoire d'oiseau
C'est juste pour rester sur terre
Pour ne pas faire comme mon frère.

Je réempochai mon stylo et le carnet.

- C'est encore trop dur? Fit-il

- Maître vous ne pouvez pas trouver quelque chose de plus simple avec un héros que mes élèves applaudiraient?

- Je viens d'un pays où les gens applaudissent tellement leur héros que tous les animaux ont fuit, effrayés.

J'étais tout excité. C'était la première fois qu'il faisait allusion à son pays.

- Maître quelle est votre origine ?

- Un exilé n'a pas d'origine mais des extrémités. Il se levait.

Je me levai à mon tour.

- C'est dur Maître, fis-je.

Il ne me répondit rien. Je m'en allai. En chemin je recommençai à penser au conte que j'avais promis à ma classe.

IX

Je m'en allai le voir comme d'habitude quand j'ai besoin d'un conseil. Il n'habitait pas loin et j'étais sûr de le trouver chez lui. Il ne sortait jamais. On s'est toujours demandé de quoi il vit. Je l'appelle Maître comme tout le monde ici, à défaut de connaître sa véritable identité. Nous ne savons même pas très bien d'où il vient. Nous l'avons découvert un jour parmi nous comme on découvre un matin une plante derrière sa case.

Vous n'assistez pas à l'arrivée de Paris-Dakar ? Fit-il dès qu'il me vit.

- Bonjour Maître, répondis-je. Je viens pour vous demander si vous connaissez des petites histoires, des contes pour enfants. C'est pour mes écoliers demain.

- Mais il y a plein de livres pour enfants en ce moment.

- Je sais Maître mais c'est trop cher pour moi. Et puis la ville n'est pas à côté.

- C'est dur ! murmura-t-il.

Parlait-il pour moi ? Pour lui même ? Je sortis mon stylo et un carnet.

Il était une fois un serpent, commença-t-il. Oh ! il n'avait rien de particulier. Il savait seulement que donner une pomme était pire que mordre. Alors il mordait pour être gentil. En ce temps là vivait un arbre. Oh ! il n'avait rien de particulier non plus. Il savait seulement que donner une pomme était pire que donner de l'ombre. Alors il donnait de l'ombre pour être gentil, en ce temps là vivait également un homme comme dans toutes les histoires. Mais lui, il savait que manger une pomme est pire que tuer les serpents et les arbres. Alors il les tuait pour être gentil.

C'est pourquoi un jour le serpent dit à l'arbre : "unissons nous pour nous défendre". Et l'arbre répondit : "un grand homme a dit : il faut que le blé meure pour germer. Si tu désires vraiment notre union, enterre toi près de moi. Tu deviendras arbre comme moi et nous serons toujours ensemble".

Le serpent creusa sa tombe et la ferma sur lui. L'arbre qui ne donnait que de l'ombre appela l'homme et lui dit : "homme réjouis-toi. Je t'ai débarrassé d'un serpent". L'homme remercia l'arbre au nom de toute son humanité ; ensuite il le

VIII

Aides moi un peu.

Je l'aidai deux peu. Puis trois peu. Quand je réussis à attacher sur son dos le tricycle, il me sourit. Et il commença à monter la pente. De temps à autre il se retournait pour s'encourager de son sourire mais je crois que c'était surtout pour faire croire que son fardeau d'infirme n'en était pas un. Il s'accrochait au moindre buisson.

Moi aussi je lui souriais. Je pensais en même temps au 500 kilomètres pour retourner dans la capitale, à travers des montagnes, des plaines...

Pour venir j'avais mis deux jours d'emmerde.

Il bascula un moment. C'était un peu trop haut pour que je lui porte secours. Je lui criai : "Tu ne t'es pas blessé ?". Dans la chute il s'était retrouvé assis sur l'appareil. Il pencha son torse puissant en avant, entraînant le vélo dans le mouvement. Lentement il reprit son ascension.

"Pourvu qu'il parvienne" me disais-je. " Mon dieu donnes lui la main". De loin il ressemblait de plus en plus à un escargot.

Je le perdis de vue entre deux rochers. Je pris rapidement une photo de son village perché sur le sommet du cône tronqué.

Et je l'aperçus me faisant un signe de victoire.

Ensuite il dévala d'un coup la pente et freina à mes pieds.

- Transmettez ma reconnaissance au gouvernement, me dit-il.

Je regardai ses jambes mortes. Les genoux saignaient un peu.

- Grâce à lui, reprit-il j'ai découvert un autre jeu.

Ensuite il reprit son ascension, le don du gouvernement sur le dos.

Je redémarrai en pensant au 800 kilomètres d'emmerde qui m'attendaient.

VII

- A mon humble avis Monsieur le président c'est le plus beau discours de votre incomparable carrière.

Le "vieux" se leva.

- N'oublions pas que c'est le dernier. Il faudrait qu'il soit aussi parfait que mon enterrement. Tu me relis?

Je relus. C'était émouvant.

- Déchire tout. Si je meurs maintenant je passerai toute ma vie à pleurer.

Le lendemain notre "père" changea de pays. Il plut toute la journée. Il m'arrive de penser que c'est lui qui pleure.

NOUVELLES

de

WILLIAMS SASSINE

BIBLIOTHEQUE FRANCO-GUINEENNE DE CONAKRY

(micro édition 10 exemplaires - Juillet 1992)

v

Un jour je l'ai appelé et je lui ai dit: "écoute Alpha je peux continuer à te donner 1000 francs par ci, 5000 francs par là, mais est ce que ça t'arrange ? Tu as raconté que tu n'aimais pas l'ancien régime et tu as fait comme moi, tu es parti en exil en Europe... Tu es revenu comme moi. On ne se connaissait pas. C'est la vieille Marie, la patronne de "l'éléphant bleu" qui m'a conseillé de te prendre avec moi, qu'à ton tour tu pourrais m'aider soit disant que tu es un oncle de la femme du premier ministre. Tu n'avais rien. Je t'ai trouvé une maison avec des meubles et tout... Bon, ta femme est partie ce n'est pas ma faute. Elle a raconté partout que tu es un vaurien... Elle a peut être raison. Depuis un an tous les matins tu t'assoies derrière mon bureau pour écrire, tu dis que c'est un projet pour développer le pays, je t'ai toujours répondu de laisser tomber... Personne ne peut nous développer. Les missionnaires sont venus, on les a bouffé, et en plus les colons eux ils en eu tellement marre qu'ils nous ont donné l'indépendance. C'est au tour de la coopération. Laisse les ceux là continuer à nous faire crédit. De toute façon on ne payera pas... Tout le monde veut nous aider à nous développer, même toi avec ton petit chapeau ridicule et ta démarche de canard affamé. Je t'ai toujours répété, va voir ta parente la femme du premier ministre et dis lui que tu n'as pas un seul sac de riz à la maison pour les enfants, que tu ne travailles pas et tout quoi et dépêche toi, il faut profiter de la situation..."

Il a arrangé son petit chapeau sur la tête, a battu des ailes et m'a assuré : " tu as raison. A partir de tout de suite, je me réveille, je fonce de ce pas à la primature..."

Je ne l'ai revu que deux heures après. Je lui ai demandé : comment ça s'est passé ? Il m'a répondu : "le premier ministre a répudié sa femme et il ne veut voir aucun de ses parents. D'ailleurs regarde mon chapeau, le trou que son garde de corps a fait dedans..."

Et il s'est mis à pleurer. Je lui ai dit : va reprendre ton projet. Il y a encore un peu de papier dans le petit tiroir noir d'en bas. Près du téléphone j'ai laissé un morceau de scotch.

Je l'ai laissé. Il y a un libérien qui me devait de l'argent depuis huit mois. Lui aussi était venu pour nous aider.

Je savais où le trouver. Et je l'ai trouvé. Assis chez "Moïse", un des rares bars où il était interdit de tuer les mouches et les cafards. Le patron disait qu'ils lui portaient

- Tu veux que je te dise quelque chose ?

Il s'était penché sur ses cauris.

- Je retrouverai bientôt mon poste de secrétaire général. Mais auparavant je risque de souffrir. Je ne vois pas de quoi...

Je décidai de l'opérer le lendemain.

IV

J'avais mes pieds dans une bassine d'eau bouillante. La chienne à côté se grattait ; quand elle réussissait à se débarrasser d'une puce je prenais le manche à balai et j'attendais l'animal.

Il faisait chaud. Quand je sentais venir le vent je prenais le manche à balai.

Mon arbre était immobile ; j'attendais qu'il puisse laisser tomber son unique feuille pour prendre mon balai. Ma femme était partie. Elle ne voulait plus balayer.

Le boy lui il est resté. Je ne le paye pas et il ne travaille pas. Une fois par an il me rend visite, bourré d'alcool à brûler pour me raconter sa vie comme si moi je n'en avais pas une, de vie : "j'ai deux femmes, cinq moutons, trois vaches et tout chez moi. Patron c'est vrai..." Il ajoutait qu'il voulait revoir sa mère, son père, ses frères et soeurs etc... Je faisais semblant de l'écouter.

Il n'y a rien de plus bavard qu'un aveugle. D'ailleurs je préfère. Très souvent en ouvrant une paupière je me penchais sur une obscurité. A présent j'ouvre les yeux en fermant mon regard.

J'appuyai le bâton sur une puce gonflée de sang. La chienne détourna la tête, l'air dégoûté et recommença à se gratter.

Bon il était l'heure. Mes pieds me faisaient moins souffrir. Je dis à ma chienne que je sortais. J'allais chez Bocar. Bocar était devenu un ami depuis que je l'avais mal opéré d'une cataracte. Il buvait beaucoup. "C'est pour voir double" me répondait le borgne. Je le trouvais avec son inévitable bouteille et ses cauris.

Il aimait me raconter des histoires de morts et de revenants. Sa préférée est celle de sa soeur décédée qu'il prétend rencontrer tous les vendredi à minuit.

La cataracte gagnait l'autre oeil. Il voulait bien subir une autre opération, mais j'avais peur d'échouer une nouvelle fois, et peur de lui enlever sa principale raison de boire.

En m'asseyant je lui demandais les nouvelles de sa demande d'embauche. Il voulait faire le gardien à "la canne noire". C'était un nouveau projet pour aider les anciens dirigeants.

- Rien de nouveau mon frère, quand j'étais secrétaire général de l'association des handicapés, les choses ne traînaient pas.

comprends bêtas..."

Nous eûmes beaucoup de petits californiens.

Tous les autres sont revenus.

III

Tous les autres étaient partis. Il ne restait qu'elle et moi. On se rencontrait de temps en temps parmi les décombres. Quand je lui demandais comment elle allait, elle me répondait qu'un jour très proche elle quitterait à son tour le village pour la Californie, que c'est là-bas qu'elle perdra sa virginité, pas ailleurs.

Nous avions grandi ensemble mais nous ne nous fréquentions pas. Son père était un grand marabout riche que l'on venait consulter de partout, le mien était forgeron. En ce temps là, le village était prospère. La terre et le ciel s'entendaient pour nous donner à manger et à boire. La petite école et l'instituteur que le nouveau gouvernement nous avait offerts nous apprenaient à rêver. On nous avait même promis l'électricité. Beaucoup de familles avaient commencé à acheter un téléviseur. Le soir chacun sortait son "transistor". Les différentes "voix" se rencontraient sur la grande place. Un marchand de journaux et de revues passait une fois par semaine.

En ce temps je n'osais pas approcher la californienne.

Et puis l'incendie est venu.

Cette nuit là, la californienne m'a rendu visite. Je faisais cuire une patate. Tous les autres étaient partis. Il ne restait qu'elle et moi.

Elle me dit tout de suite en s'asseyant. : "j'ai besoin de te parler ce soir. Demain je m'en vais pour la Californie. Je suis triste de l'annoncer aussi brutalement. Tu vas rester tout seul. On était pas fait pour se rencontrer. Nous n'avons pas les même goûts..." Elle aimait se parfumer avec du "Idi Amin Dada".

Sa coiffeuse préférée était Bokassa.

Elle adorait lire Manu Dibango.

Elle s'habillait chez Sembène Ousmane.

Elle chantera en duo avec Houphouët Boigny.

Elle sera célèbre dans un film de Thierno.

Elle dansera avec Boumediène.

Son petit déjeuner ne se composerait que de beurre, caviar, jus de...

Elle n'arrêtait pas de parler. Je la traitais de connasse. Elle se tut. Je lui dis ensuite : "tu ne sais pas que la Californie n'est ni un pays, ni une ville ? C'est un homme. Celui qui a mis le feu au village pour rester seul avec toi. Est ce que tu

II

Tout petit déjà on m'imitait.

Je ne lavais que mon pied gauche. Ma soeur apprit à négliger son pied droit.

Je bégayais. Ma mère devint bègue.

J'aimais attraper les lézards. Mon père devint le plus grand chasseur de lézards de la ville.

En plein cours, je mes levais pour pisser. Le maître et mes camarades se levaient pour m'imiter.

Après l'école on m'a donné un bureau. Le premier matin, je suis venu avec un chapeau noir. La semaine d'après tout le ministère était en chapeau noir. On parla de "complot des chapeaux noirs". Le ministère fut supprimé.

J'ai cherché à me marier. Comme je n'avais pas un sous je choisis une vieille borgne, édentée et méchante. Bientôt tous les mâles du quartier se mirent à bander pour elle.

J'ai trouvé ensuite une place de disco-jockey dans une boîte de nuit. J'habituai les clients au seul disque que j'aimais. Quand le disque fut usé, la boîte ferma.

Je m'engageai dans la police. On me donna un sifflet. Je pris tellement au sérieux mon métier que je commençai même à régler la circulation des mots. Toute la ville se mit à siffler, des syndicats se formèrent. Des partis d'opposition naquirent un peu partout.

On m'arrêta.

Aujourd'hui, je vis en paix. J'insulte l'ancien président, j'applaudis le nouveau. J'imité les autres !

Je sentis qu'elle s'asseyait. La voiture démarra.
- Je suis en grossesse, dit elle
- Un autre bâtard qui t'abandonnera à moins qu'il ne te
soumette par les armes.

Je commençai à déplier mes rares centimètres.

I

Je dépliai mes rares centimètres. Comme le dirait un auteur de polar. Elle froissa ses kilomètres-carrés afin qu'on se rencontre. Tout cela fit un bruit de cora et de barrissements. On s'aimait

On passait les journées et les nuits à me regarder, à m'écouter ou à m'admirer. Partout autour de moi, sur les arbres, les murs, ses pagnes, j'avais accroché mes posters, posé mes statures. J'avais même acheté une vidéo dont l'unique cassette portait ma voix hurlante ou caressante : "santé de fer vive MOI". On s'aimait

Dans le lit, en remontant ses kilomètres-carrés, je la mordillais avant de m'endormir seul du plaisir de la savoir fidèle.

A mon réveil je trouvais le ciel lavé, le soleil bien frotté, elle disait : "j'ai faim" en ouvrant une fenêtre. Je la prenais : "Femme. L'impérialisme et le colonialisme sont dehors." Ensuite je coupais la radio qui prétendait que tout était bon ailleurs.

Elle fermait la fenêtre et les yeux en plissant ses kilomètres-carrés. Je dépliais mes rares centimètres comme le dirait un auteur polar. On se rencontrait en faisant une musique de Cora accompagnée de barrissements.

Ensuite elle se couchait et se déroulait en cinémathoscope. Je parcourais ses vallées, ses monts et ses plaines. Quant je me perdais dans ses forêts, je suivais ses cours d'eau.

C'était beau, c'était beau. Elle était belle. Elle était bonne.

Ce matin-là, je dépliai mes rares centimètres pendant qu'elle plissait ses kilomètre-carrés afin qu'on se rencontre partout.

Quelqu'un frappa à la porte. Elle me dit : "cache-toi en moi, je te protégerai".

Je me blottis en elle. Elle se leva et noua son pagne.

MA GUINEE ! Ouvre ! C'est Moi.

Je reconnus la voix de son ex-mari.

- J'ai besoin de toi, commençait-il
- Dépose moi à la maternité
- Une copine qui a accouché ?

"qui a bu mon pétrole".

ne pas penser à autre chose ? " Avec un gros point d'interrogation dans la tête. Mais il n'y avait que ça dans ma tête. Mais le bruit de la lutte continuait. Deux noirs qui se battent dans le noir... Deux congolais voulaient régler leur compte dans un tunnel. C'est le train qui les a réconciliés. Quelqu'un disait dehors : " Je préfère me mouiller ici que me sécher dans un bar... J'ai onze filles et neuf garçons. Je ne les vois qu'à l'heure de se laver les mains pour manger mon riz. Des maudits... " Où est ton problème ? Le bruit de lutte avait cessé. Mais il pleuvait toujours et l'autre imbécile attendait toujours la fin du monde et celle de son frangin.

Le douanier a ajouté : " Si tu ne veux pas du dernier testament je pourrai t'arranger avec des lunettes pour aveugles..." Je l'ai laissé parler. D'après lui, dans le magasin du port, il y avait du poisson saisi depuis six mois seulement, des caisses enregistreuses, des cartons de cigarettes qu'ils avaient oublié sous la pluie depuis trois mois seulement, mais ça c'était cadeau parce qu'il m'aimait bien sois disant, des chaînes plaquées, des bracelets plaqués, des colliers plaqués... Plaqués quoi ? Il n'en savait rien et il s'en foutait, en tout cas plein de plaqué mais pour ça il faut payer un peu parce qu'il n'était pas seul dans le coup, est ce que je le comprenais ? Heureusement que le courant est revenu, il a fermé sa gueule, le barman avait un oeil fermé, il y avait quelqu'un couché face au comptoir, deux bouchers jumeaux sont arrivés, j'ai demandé comment ça va ? Ils ont cru que je m'adressais à eux, l'un était chauve et l'autre édenté. Et puis les enfants de pute ont recoupé le courant. Et le douanier a repris... Des plaqués. Plein de plaqués... Des parapluies, des soutiens, des...

Le dentiste venait de m'arracher deux dents qui se portaient bien je lui ai demandé : "pas de dentier ?" il n'a pas hésité : " Non mais on peut en trouver, le pays est plein de contrebandiers. Ils ont remis le courant et il a refermé sa gueule. Celui qui était couché a dit : "Dieu est grand. J'ai réussi à taper dans l'oeil de mon agresseur". Le barman a fermé son oeil ouvert. Ils ont recoupé le courant. Alors je me suis levé pendant que mon douanier recommençait. Il pouvait toujours y aller, moi je ne m'intéressais qu'aux femmes plaquées.

Une voix me chuchota : "C'est toi le Sénégalais ? Tu es en règle ? je lui répondis "et toi". Oui depuis hier. "Moi c'est normal je suis une femme. On pourrait se revoir dans quatre jours" je lui caressais une joue mouillée. "C'est à cause des risques du sida" ajouta-t-elle. Je l'embrassais. Elle avait les lèvres épaisses et fraîches. "Si tu veux tout de suite, moi je n'ai rien à foutre du sida.

Nous sommes sortis pour les toilettes. C'était le seul endroit couvert, avec plein de merde et de flaques d'urine même les mouches n'osaient pas s'y aventurer. Nous avons entendus crier

Qu'est ce que j'en avait à foutre ?

Le maure est venu s'asseoir près du douanier. Il a commencé à se plaindre comme d'habitude : " Mon usine de fabrique de bougies est toujours fermée, pas de courant..." il me regardait comme si son histoire pouvait m'intéresser. Lamine " le croco " à cause de sa gueule longue et bourrée de dents pointues m'a tapé dans le dos. Je me suis retourné. Je n'aime pas qu'on me tape dans le dos, ni ailleurs d'ailleurs. Il était accompagné d'une naine ventrue. " C'est Françoise, la fille du chef d'état major adjoint ..." J'ai serré mollement ses cinq doigts boudinés. " Le croco " est ressorti tout fier, probablement pour la montrer. Mais ce n'était pas mon problème.

Ils ont coupé le courant. Le douanier disait au maure " Viens monter ton usine ici. J'ai un cousin qui peut te brancher en douce chez le " Le pingouin " s'est penché sur mon oreille : " Je peux pour un autre whisky ? J'ai un rendez-vous important..." Je lui ai fait : " Prends la bouteille et fiche moi la paix " . Il est parti tâtonnant vers le comptoir. J'ai attendu cinq minutes et je ne l'ai plus revu. J'avais oublié de le prévenir, près du comptoir il y a un puits. De toute façon tous ses parents avaient disparu. Alors pourquoi pas lui ?

Et puis la police est venue. Enfin il paraît que c'était la police. Moi la police ne m'intéresse pas. Ils devaient être deux. Ils avaient une voix d'homme et de femme . Peut-être que la femme était un homme et l'homme une femme. En tout cas ils n'avaient pas de torche et ils racontaient des conneries comme " vos papiers SVP ". J'ai pris le bras que je sentais sur moi et je l'ai posé sur mes couilles. Il paraît d'après les théories que je lirai peut-être un jour qu'aucun homme ne ressemble à un autre humain. Les empreintes digitales, les dentiers, les yeux crevés tout ça quoi... Le policier ou la policière m'a dit en pinçant mes affaires : " Tu es Sénégalais ? Je reviens quand le courant sera là " Et puis j'ai entendu le maure protester. On l'avait reconnu à cause de son grand boubou. On l'a amené, le douanier a essayé d'intervenir en me prenant à témoin : " N'est ce pas qu'il veut nous faire des bougies dès que le courant sera normal ? " J'ai répondu " Où est ton problème ? "

Le ciel a grondé. Un gars a dit : " On dirait que le ciel gronde " Un autre lui a répondu : " S'il pouvait pleuvoir jusqu'à l'an prochain, jusqu'à la fin du monde. Que la terre éclate, explose, que mon frère en crève mille fois. S'il y a un bon Dieu que tout ceci arrive dans les deux minutes ou même dans... Mais c'est ainsi que le monde finira, je vous jure sinon je ne crois pas..." J'ai visé la voix et j'ai envoyé une grosse bouteille. La bouteille a fait plus de bruit que le tonnerre dans la bouche du prophète de malheur.

Qu'est ce j'en avais à foutre de son frère ?

Quelqu'un a vomi derrière. Le barman a crié : " C'est qui ? " Je lui ai crié moi aussi : " C'est ta mère ". J'ai entendu un bruit de lutte vers le comptoir. Je me suis dit : " Pourquoi

UN JOUR METIS

Ce soir là comme de plus en plus de soirs, je n'avais pas envie d'écrire.

Je lisais " Jeune Afrique ". Une grosse pouffiasse, blanche de partout, sauf des dents, m'assurait qu'elle était cinéaste et qu'elle adorait Sankara etc... C'était un héros, l'Afrique devant prendre les armes pour le venger, son successeur ne voulait pas la recevoir, d'après les rumeurs il n'aimait pas les femmes " même les blanches " vous vous rendez-compte Camarade...?

En France Mitterand préparait le Bicentenaire de la Révolution, il avait besoin de milliers d'Africains pour taper sur leurs tam-tams. J'espérais qu'il allait pleuvoir le 14 Juillet. Qu'est ce que j'avais à foutre de ces gens là ?

Un blanc tout maigre dans la pèche il disait au voisin, ensuite il était venu aider, des choses comme ça, et il parlait fort comme si j'avais quelque chose à foutre de son aide.

Un autre racontait que Komeini était mort et il avait l'air malheureux le mec. Il m'a regardé. J'ai haussé les épaules. Un douanier est entré. Il m'a dit : " Je n'ai pas pu avoir ton groupe électrogène, mais si tu veux demain je t'apporte autant de bibles que tu veux ". Il avait l'air si sincère ! Je lui ai dit " Va te faire foutre ". Il a commandé deux bières. Deux énergumènes s'insultaient à cause des dimensions de la basilique du vieux Houphouet. Ils ont demandé mon avis : je leur ai répondu que ça ne m'intéressait pas les histoires d'un homme et de son Dieu. Qui qu'est ce que j'en avais à foutre ? De toute façon je n'aimais ni le café ni le cacao.

Le " pingouin " est entré, avec sa petite tête, ses bras qui traînent. Il paraît que son père était ministre sous le régime Tolbert ou Tubman, et que Samuel Doe avait mangé son pater, c'est lui qui le disait, mais qu'est ce que j'en avais à foutre ? Donc le pingouin est entré et il m'a dit : " tu me payes un whisky ? ". Je lui ai répondu : " tu peux commander ". Je m'en foutais. Je n'avais pas un sou. Il ne faut jamais avoir peur quand on a rien. Le barman est venu avec la bouteille et il a demandé : " je mets sur votre compte ? " Le cahier était plein de chiffres bizarres. Et il a ajouté : " Grand frère, c'est beaucoup ". Je lui ai répondu : " Si tu n'as pas confiance je vais prendre crédit à côté. Mais si tu as besoin d'argent tout de suite, je peux te dire que ton concurrent d'en face est plus con que toi, tu viens de ma part et il te fait confiance et tu prends crédit comme tu veux. Tu comprends ? " Il m'a dit merci. Il avait raison. Qui se moque de qui ?

Pendant que le pingouin buvait le faux whisky, un bègue racontait : " Bobo Kakasa devait être libéberère mais il veut la présidident...Vous vous rendez comcompte ? "